

vant peu ou prou de *l'inavouable*, de *l'embarrassant*. L'élégance et l'aisance du style de Christophe Mercier auraient pu le conduire à écrire de petits romans néohussards, qui auraient plu à tout le monde et surtout aux critiques de gauche. Mais comme Jacques Laurent, il a délaissé cette voie facile pour chercher quelque chose de plus original. Le personnage de David présente un type de caractère intéressant, jamais dessiné peut-être : un Gilles de Watteau, doux, enfantin, naïf et rêveur, allié à un moraliste ironique, observateur, fin et impitoyable et un troisième personnage encore, qui aspire à l'évidence du goût, de la communion et de l'amour, et ne les trouvera jamais. Qu'est-ce que la cinéphilie, aimer le cinéma comme on entre dans la mer, sinon un moyen de trouver un moyen de faire coexister ces trois états ? Un refuge, une anti-société, puisque la vraie exige que nous jouions un personnage simple et de convention. L'embarras, la gêne, la mélancolie de David tiennent à cette comédie que la vie sociale voudrait lui imposer et qu'il ne peut que mépriser quand il voit quels personnages pitoyables elle fait des autres.

1. Clément Bénech, *Une essentielle fragilité. Le roman à l'ère de l'image*, Plein Jour, 2019.

2. Christophe Mercier, *Longtemps est arrivé*, Bartillat, 2019.

LIVRES

Comment ne pas être oublié par la postérité

› Patrick Kéchichian

Vous avez foi en la littérature, écrire vous démange. Vous publiez un livre, puis quelques autres. Votre âge, hélas, avance plus vite que la gloire, même si vous bénéficiez de ce que l'on nomme, par prétérition, un « succès d'estime ». Les ventes sont modestes, comme les échos médiatiques – c'est vrai, la presse n'est plus ce qu'elle était. Il vous faut l'admettre : la célébrité (ou au moins

la notoriété) à laquelle, secrètement, vous aspiriez n'est pas au rendez-vous. Alors, solitaire, enfermé dans votre moi d'artiste, vous remâchez votre amertume... Est-il l'heure, en ces moments déprimants, de songer à la postérité? À ce qu'il adviendra de vos livres et manuscrits une fois achevé votre séjour terrestre? À cette destinée posthume du nom et de l'œuvre, à laquelle, avec brio parfois, réfléchissent quelques grands esprits, comme Diderot par exemple? À cette ineffable éternité enfin dans laquelle résident, bienheureux, les Miguel de Cervantes, William Shakespeare et Marcel Proust.

Ces questions, j'en conviens, ne sont pas d'une brûlante actualité. Il suffit de clamer sa bonne foi, de protester que l'on vit, que l'on écrit, ici et maintenant, pour quelques proches amateurs, que la critique, forcément incompétente, on s'en fiche, qu'il est inutile de se projeter dans un futur hypothétique que l'on ne sera d'ailleurs plus là pour contempler, comme un miroir. Mais n'enterrons pas trop vite le problème... Un jeune universitaire, Benjamin Hoffmann, publie sur ce sujet et sur toutes les questions soulevées par le mot de « postérité » une passionnante et très pointilleuse étude (1). Avec, parfois, au détour d'un développement, une fine pointe d'humour. Sa thèse, si l'on voulait grossièrement la résumer, est que ce désir, cette projection dans l'avenir, est une fatalité, et que celle-ci n'est ni honteuse ni grotesque. Pour lui, « si l'on écrit, c'est parce que l'on refuse de disparaître entièrement » et que, « sans nous en rendre compte, nous obéissons à l'exhortation silencieuse qui nous enjoint séparément de nous considérer comme plus important que tous les autres ». Il avance même une idée audacieuse, celle d'un « altruisme différé » qui engage l'écrivain à « s'adresser à ceux qui viendront après nous, quand bien même ils ignoreraient tout des êtres que nous avons été... »

Le mot qui domine et commande le livre est présent dès le titre : « paradoxes ». Le pluriel se justifie par la catégorisation complexe que l'auteur établit. Trois types d'abord : les paradoxes de la croyance, ceux de l'identité et ceux de la médiation. Puis neuf sous-catégories. L'ensemble ne laisse guère d'échappatoire, face à cette fatalité déjà citée... Ou peut-être seulement la voie étroite et bouddhique –

explorée avec sympathie par l'essayiste – qui invite à la dissolution de l'ego et à la fin de ce funeste « attachement au moi tout-puissant ». Là, professe-t-il avec une sorte de nostalgie, « la préservation du souvenir d'une vie ne saurait constituer une valeur finale comme c'est le cas en Occident... ».

Justement, dans la première série des paradoxes, ceux de la croyance donc, Benjamin Hoffmann suggère une analogie qui, justifiée dans les termes et la logique, n'emporte pas l'adhésion de l'esprit. Il écrit : « Que la foi ait pour objet l'existence de Dieu ou l'élection de l'individu par un public qui demeure à naître, dans un cas comme dans l'autre, elle n'est démontrable que pour autant qu'elle est déjà considérée comme certaine sans l'appui d'une démonstration. » S'appuyant sur le vif débat qui opposa (selon des modalités pleines d'enseignement et de saveur) Denis Diderot et le sculpteur Étienne Falconet, il affirme que « la foi dans la postérité est une forme de point aveugle dans l'esprit d'un créateur qui échappe à une remise en cause... » Il y aurait, dans la postérité, « l'équivalent laïque de la divinité » et donc une « forme de croyance métaphysique ». Rédigeant ses mémoires, Giacomo Casanova s'inscrit dans cette « logique d'un pari », en l'occurrence fort peu pascalien, et dans une stratégie que son propre déni confirme. Le dessein d'écrire son existence, qu'il affirme, quelques mois avant sa mort, dans la préface de *l'Histoire de ma vie*, n'avoir jamais eu, n'a pu qu'orienter, peut-être même commander, cette existence libertine et aventureuse.

Bien d'autres exemples viennent étayer la thèse de Benjamin Hoffmann et rendre ardue sa contestation... Il y a, par exemple, des luttes qui deviennent « hideuses », comme celle qui opposa Diderot et Rousseau, ou Sartre et Camus. Il y a aussi ceux qui mettent tous leurs efforts à anticiper leur légende à venir, comme Voltaire, qui corrige après coup sa correspondance avec Frédéric le Grand, « espérant se donner le beau rôle ». Parfois ce sont les successeurs et adeptes qui travaillent à ce rôle futur... Tous ont le même fiévreux objectif : ne pas mourir évaporé, perdu, absent.

Parce que les absents ont toujours tort, souhaitons à l'auteur et à son livre de ne pas connaître ce destin désespérant.

1. Benjamin Hoffmann, *Les Paradoxes de la postérité*, Éditions de Minuit, 2019.